



MIMOPÉDAGOGIE

*vivre l'anthropologie du geste de Marcel Jousse
pour en vivre et faire vivre*

décembre 2013

n° 94



« Déposé dans une mangeoire... »

Lorsque les anges annoncent aux bergers la naissance de Rabbi Iéshoua, ils leur donnent un signe de reconnaissance, assez curieux à bien y regarder de près : « *Et tel sera pour vous le signe : vous trouverez un enfant enveloppé dans des langes et déposé dans une mangeoire.* » (Lc 2, 12)

Ce signe, on le constate est double : un enfant enveloppé dans des langes, un enfant déposé dans une mangeoire.

Certes, qu'il soit déposé dans une mangeoire, peut ne pas paraître banal, mais qu'il soit enveloppé de langes, quoi de plus normal pour un nouveau-né ?

En réalité, le fait que l'enfant soit enveloppé de langes n'est pas aussi ordinaire qu'il paraît. L'usage pour une mère palestinienne, au temps de Rabbi Iéshoua, n'est pas d'envelopper l'enfant dans des langes, mais de se le garder dans ses voiles, bien au chaud contre elle. Marie accomplit donc un geste peu banal : elle ne se garde pas l'enfant, elle s'en dessaisit, en quelque sorte, en l'enveloppant de langes et en le couchant dans une mangeoire.

Autrement dit, Marie accomplit un geste symbolique d'une grande importance. Inspirée par l'Esprit-Saint, elle pressent que le geste caractéristique de cet enfant qui vient de naître est d'être destiné à être mangé par les hommes. C'est la raison pour laquelle elle ne se garde pas l'enfant et s'en sépare.

Ainsi, cet enfant, au début de sa vie, est déposé dans une mangeoire, à Bethléem, la « maison du pain » et, à la fin de sa vie, il se donne à manger, sous la forme du pain, au Cénacle, à Jérusalem. Ainsi se vérifie un axiome palestinien : « comme le début, la fin » et surtout « le début contient la fin ».

Iéshoua est le pasteur par excellence, c'est-à-dire étymologiquement, « celui qui fait manger ». Aussi ne s'étonnera-t-on pas que ce soit, non pas n'importe quels habitants de Bethléem, mais des bergers, des pasteurs, qui soient appelés en premier à cette mangeoire, ceux dont la fonction est précisément de faire manger leurs brebis :

« On n'a pas assez remarqué que Rabbi Iéshoua s'est fait si profondément « paysan » qu'il est né dans une « mangeoire ». Nous disons une « mangeoire » et non pas une crèche pour ne pas édulcorer les expressions si nettement paysannes que nous rencontrons dans les textes évangéliques.

« Dans l'atmosphère paysanne, tout ce qui est paysan se comprend et se complète « à la paysanne ». Aussi, malgré le silence des textes, la présence d'une mangeoire dans laquelle est couché un petit enfant qui vient de naître, appelle tout naturellement les « usagers » de cette mangeoire. Ne nous étonnons donc pas de voir s'acheminer, du fond des textes prophétiques, en parallélisme bilatéral, l'âne et le bœuf qui viennent ainsi s'installer dans l'histoire. Ce n'est pas une intrusion, mais une prise de possession...

« Nous surprenons ainsi, sur le vif, l'élaboration paysanne d'un mimodrame analogiquement historique et analogiquement explicatif. Ce n'est ni un mythe, ni une légende. Au plein sens du mot, c'est une réalisation ou une chosalisation.

« Une mangeoire ne peut pas plus se passer de mangeurs qu'un berger ne peut se passer de brebis. Aussi, bien que les textes soient également muets sur ce point, un paysan ne peut pas ne pas voir s'acheminer, vers la crèche-mangeoire, les bergers historiquement mentionnés, sans se les représenter tout chargés, à pleines épaules, d'agneaux et de brebis.

« Notre vocabulaire, bien trop algébrosé, qui ne nous représente qu'une crèche et des bergers, ne nous fait pas sentir, dans ces deux mots, le geste omniprésent de « manger » qu'évoquent la mangeoire et le « faisant manger » ou pasteur. Ce pasteur, ce bon pasteur que Rabbi Iéshoua nous montrera, dans ses paraboles, chargeant sur ses épaules sa brebis perdue et retrouvée. »¹

A travers ces pasteurs qui sont invités à conduire leurs brebis à la mangeoire où le Fils de l'homme est offert à manger, ce sont les Enseigneurs palestiniens qui sont invités à venir à l'école de Rabbi Iéshoua, pour nourrir en vérité ces brebis que la Tôrah orale-orale des rabbis d'Israël laisse sur leur faim :

¹ Marcel JOUSSE, *L'Anthropologie du Geste*, Gallimard, 2008, p. 557, note 20.

« Ils étaient comme des brebis qui n'ont pas de berger
et il commença à les enseigner sur beaucoup de choses. »
(Mc 6, 34)

N'oublions pas, en effet, que nous sommes dans une pédagogie d'oralité où l'Enseigneur ne se contente pas de donner son enseignement mais le fait répéter par ses apprenants, où ceux-ci ne se contentent pas d'écouter l'Enseigneur mais mémorisent la leçon. Il s'agit d'un enseignement, non de bouche à oreille, mais de bouche à bouche. En toute vérité, l'Enseigneur est un pasteur parce qu'il fait manger son enseignement en le mettant dans la bouche de ses apprenants qui sont des brebis parce qu'elles mangent physiquement l'enseignement pour ensuite le ruminer et s'en nourrir.

Il est intéressant de remarquer qu'après ces Enseignants palestiniens appelés à la mangeoire, ce sont d'autres enseignants qui sont appelés à « Celui qui est né pour être mangé » : les mages qui sont les savants du monde païen où dominant le culte des astres et l'astrologie. Eux aussi sont invités à venir « manger » le Rabbi Roi-Messie, c'est-à-dire analogiquement à venir se mettre à son école.

Entre ces deux catégories de savants-enseignants réside une différence dans le mode d'appel. Les Enseignants palestiniens, représentés symboliquement par les pasteurs et leurs brebis, sont appelés par un ange, c'est-à-dire par la révélation mosaïque qui fut apportée par les anges. Les Mages sont appelés par un astre, c'est-à-dire par l'observation de la nature, mais ils devront obtenir la confirmation des Ecritures, auprès des Enseignants palestiniens, pour savoir l'endroit exact où se trouve le Roi qui vient de naître. Remarquons de plus que ces Mages, instruits par l'observation du Réel et confirmés par les Ecritures, se rendent effectivement sur place, tandis que les Rabbis d'Israël, enfermés dans la seule interprétation des Ecritures, n'éprouvent pas le besoin de se rendre sur place. Remarquons enfin que « l'astre qui allait devant eux » pour les conduire à l'enfant « vient et s'arrête au-dessus de l'endroit où était l'enfant » (Mt 10, 9) : l'observation de la nature, confirmée par l'étude des Ecritures, a atteint son but et termine sa fonction lorsqu'elle a conduit à la connaissance du Dieu-Homme fait chair.

A la suite des bergers, des brebis et des mages, venons donc à la mangeoire « manger », en toute vérité et sans nous payer de mots, Celui qui, pendant trois ans a fait manger son enseignement, avant de donner sa chair à manger et son sang à boire, au soir de sa vie terrestre.

Symbolisme du bœuf et de l'âne

La présence du bœuf et de l'âne à proximité de la mangeoire n'est pas attestée par le texte évangélique. Comme l'expliquait Marcel Jousse plus haut : « Malgré le silence des textes, la présence d'une mangeoire dans laquelle est couché un petit enfant qui vient de naître, appelle tout naturellement les « usagers » de cette mangeoire. Ne nous étonnons donc pas de voir s'acheminer, du fond des *textes prophétiques*, en parallélisme bilatéral, l'âne et le bœuf qui viennent ainsi s'installer dans l'histoire. Ce n'est pas une intrusion, mais une prise de possession... ». Le texte prophétique qui appelle la présence du bœuf et de l'âne est celui d'Isaïe 1, 2-3 :

« Ecoutez cieus,
prête oreille, terre,
car Dieu parle.
J'ai élevé et fait grandir des fils
et ils se sont révoltés contre moi.
Le bœuf connaît son maître,
l'âne la mangeoire de son propriétaire ;
mais Israël ne me connaît point,
mon peuple n'a pas compris. »

« J.E. - Isaïe distingue le bœuf de l'âne. Le premier « connaît son maître » ; c'est une relation personnelle puisqu'un rapport d'amour. Le mot – maître – signifiant aussi créateur, le prophète veut dire que le peuple juif devrait reconnaître que Dieu est son créateur et maître ; c'est la conscience religieuse par excellence. [...]

« L'âne, lui, est incapable de reconnaître son maître ; mais il a la reconnaissance du ventre : il connaît « la mangeoire de son propriétaire ». [...] Le bœuf et l'âne symbolisent ici d'une part une connaissance intuitive et personnelle, un rapport à l'être, et d'autre part une connaissance empirique, liée à l'avoir. »

« A.A. – Ce symbolisme peut être également explicite sur le plan psychologique. L'agriculteur israélite avait constaté que lorsqu'il donnait à manger au bœuf, celui-ci portait son regard sur lui et non sur l'herbe qu'il lui fournissait. « Le bœuf connaît son maître » au-delà de la nourriture, au-delà de la simple satisfaction de ses besoins. Au contraire, l'âne est l'animal qui ne porte son regard que vers la mangeoire et n'a jamais un coup d'œil en direction de son maître. Il s'arrête à la satisfaction de son besoin. « L'âne connaît la mangeoire » et ne cherche pas « celui » qui lui présente à manger. Il y a donc une distinction introduite par le prophète Isaïe entre deux types de relations : « la relation d'être » qui, par l'intermédiaire d'un objet, naturel ou culturel, vise une communication intime, personnelle, profonde, un don d'esprit et d'âme, pont jeté entre deux présences. Il existe des hommes qui perçoivent, dans l'objet qui leur est offert, le message et le sens profond que l'offrant

essaye de leur faire parvenir. Mais d'autres, comme l'âne, ne portent leur regard que sur la forme, la quantité, la nature et la durée de l'objet qu'on leur offre. Ils s'arrêtent au moyen de la communication, incapables d'en voir le but et le sens. Ils ne connaissent que « la mangeoire », ils ignorent le visage et le regard bienveillant d'autrui. Disons plus simplement que certaines idéologies sont structurées par le rythme économique et déduisent l'homme et l'histoire des simples besoins du ventre. Elles affirment, par exemple, que les rapports sociaux, politiques, artistiques, culturels et spirituels ne sont que des reflets des structures économiques. Elles construisent le sujet sur le modèle de l'objet. D'autres idéologies, au contraire, dépassent le monde de l'avoir et prétendent structurer les rapports économiques sur le modèle des rapports psychologiques et spirituels. C'est ainsi que les idéologies du besoin s'opposent à celles du désir et nous savons que tout désir est désir de l'Infini.

« Enfin, en termes religieux, nous dirons que les messianismes de l'avoir sont ceux de l'extériorité, et les messianismes de l'être se tournent vers l'intériorité. Il y a ceux qui sont convaincus que l'important pour l'homme est le système digestif et qu'il suffit de changer le monde, l'économie, la société, l'environnement, la politique, pour que l'homme change et devienne meilleur. Et il y a ceux qui pensent que l'important c'est le cœur et l'esprit de l'homme et qu'il faut d'abord trouver la parole qui atteint directement l'être humain et le transforme intérieurement, espérant ainsi que la mutation que subit l'être par la parole qui le disloque d'abord et le reconstruit ensuite, aura pour conséquence directe la transformation du monde. »²

L'idéologie de l'avoir est une idéologie matérialiste, qui s'est particulièrement manifestée au XX^{ème} siècle dans le marxisme-léninisme et qui continue de s'exercer dans la civilisation occidentale de consommation et de profit. Elle découle d'une connaissance scientifique totalement coupée de la connaissance symbolique. Pour elle, la matière n'est que de la matière, le Réel du Monde d'En Bas ne renvoie à aucune Réalité du Monde d'En Haut, le Réel du Monde d'En Bas n'est pas régi par la Réalité du Monde d'En Haut et l'Humain peut donc en disposer à sa guise et nier toute loi divine, en se prenant pour Dieu. Cette idéologie de l'avoir est totalement symbolisée par l'âne, animal impur, dont le nom hébreu 'hamor est formé sur une racine signifiant « matière ». Pour l'« âne », la matière n'est que nourriture physique et psychique.

« L'âne possède une triple connotation dans la tradition juive : matérielle, sexuelle, messianique. Il symbolise les forces physiques à l'état brut, la matière non domestiquée et qui doit, comme l'âne, être tenue en laisse. Il symbolise ensuite la violence de cet état primitif à travers la plus forte des pulsions : la sexualité. Ainsi, lorsque le prophète Ezéchiel entend traiter ses contemporains de débauchés, il dit, dans un langage extrêmement cru, qu'ils ont « des membres comme les ânes et des saillies comme des chevaux » [...] Et si le Messie doit venir monté sur un âne, c'est dans doute pour manifester que son avènement implique que l'homme aura définitivement pris le dessus sur l'animal qui, cependant, doit lui servir de véhicule. »³

Le messianisme de l'être est représenté par les religions qui ne séparent pas la connaissance scientifique de la connaissance symbolique. Pour elles, le Réel du Monde d'En Bas n'est pas seulement une nourriture physique et psychique mais aussi et indissociablement une nourriture spirituelle, en dévoilant la Réalité du Monde d'En Haut dont il est la manifestation. Pour elles, le Réel est régi par la Réalité et soumis à elle. Et c'est la mesure où la connaissance du Réel conduit à la connaissance de la Réalité, que l'usage du Réel reste soumis aux lois de la Réalité, que réside la régulation authentique et transformatrice de l'Humain. Ce messianisme de l'être est totalement symbolisé par le bœuf ou le taureau, animaux purs. Le nom hébreu du « taureau » est *chor* qui peut se relier à une racine qui signifie « voir ». Pour le « bœuf », la matière est aussi et surtout une nourriture spirituelle. Il est intéressant de remarquer que la récitation-mémorisation de la Tôrah est désignée par l'expression « lier le joug de la Tôrah ». Le récitant est donc comme un bœuf sous le joug qui rumine la Parole de Dieu, en la remémorant dans sa bouche, jour et nuit, et c'est pourquoi il est pur : « Sanctifie-les dans la vérité : ta parole est vérité » (Jn 17, 17). Mais, après avoir maîtrisé le Réel et ses sensations, en accédant à la vision de la Réalité d'En Haut, le récitant devra sacrifier le bœuf ou le taureau, dans son Temple intérieur, c'est-à-dire « entrer dans le nuage de l'inconnance », car Dieu est au-delà de toute connaissance.

Puisse l'exemple de ces ruminants que sont les brebis et le bœuf, appelés à la mangeoire où le Dieu-Homme se donne à manger, nous inciter, nous aussi, à venir manger son enseignement pour nous préparer à manger sa chair et boire son sang, afin de devenir Dieu, en toute vérité et non par usurpation !

Yves Beaupérin (extrait de son commentaire sur *La naissance de Jésus*).



Le conseil pédagogique et le conseil d'administration de l'Institut de Mimopédagogie vous offrent leurs meilleurs vœux de saint et joyeux Noël et de bonne et heureuse nouvelle année 2014.



² Josy EISENBERG et Armand ABECASSIS, *Jacob, Léa et les autres...*, Albin Michel, 1981, pp. 342-343.

³ Josy EISENBERG et Armand ABECASSIS, *Jacob, Léa et les autres...*, Albin Michel, 1981, p. 246.